



COMPTE RENDU

Magali COUMERT, *Origines des peuples. Les récits du Haut Moyen Âge occidental (550-850)*, Paris : Institut d'études augustiniennes, 2007 (Collection des Études Augustiniennes. Série Moyen Âge et Temps Modernes, 42), 659 p. (ISBN : 978-2-85121-215-3. Prix : 54 €)

Les lecteurs seront peut-être surpris de trouver dans *Eruditio antiqua* le compte rendu d'un livre qui, apparemment du moins, devrait n'intéresser que les médiévistes. Or au contraire, il est au cœur même de la problématique de notre revue, car il montre l'importance de l'érudition antique dans l'historiographie du haut Moyen Âge.

De quoi est-il question ? À partir du VI^e siècle furent rédigés des récits d'origine des peuples « barbares ». Les plus connus (mais ce ne sont pas les seuls, et M. Coumert en étudie au total une vingtaine) sont l'*Histoire des Goths* de Jordanès, l'*Histoire des Goths* d'Isidore de Séville, l'*Histoire ecclésiastique du peuple anglais* de Bède le Vénérable et l'*Histoire des Lombards* de Paul Diacre. Ces textes mettent en scène des peuples unis et distincts des autres dès leur origine, issus des confins du monde connu (la Scythie, l'île nordique de Scandie ou Troie), et qui s'installent sur le sol de l'Empire romain après une longue migration. Jusqu'au milieu du XX^e siècle, la plupart de ces récits (hormis ceux des origines troyennes) furent considérés comme authentiques, et encore aujourd'hui, le modèle des « Grandes invasions » reste très prégnant : tout le monde a en tête ces cartes de l'Europe où les migrations des peuples germaniques sont représentées par des flèches censées reproduire leur déplacement. Toutefois, depuis les années 1960, c'est une autre théorie qui domine l'historiographie savante : celle de l'ethnogénèse. Selon cette théorie, les peuples se seraient constitués progressivement autour de quelques éléments, notamment la croyance en une origine commune, qui auraient été transmis oralement jusqu'à leur mise par écrit pendant le haut Moyen Âge. Autrement dit, les récits de Jordanès, Bède ou Paul Diacre reposeraient en partie sur des traditions orales séculaires, qui expliqueraient notamment leur souvenir des anciennes migrations ou du nom de certains dieux païens.

C'est cette théorie que M. Coumert remet en cause. Elle montre que les récits d'origine des Goths, des Francs, des Lombards et des peuples britanniques

ne sont pas tributaires d'hypothétiques traditions orales, mais de l'ethnographie, de l'historiographie et de la géographie antiques. Disons les choses sans détours : sa démonstration est très convaincante.

M. Coumert étudie chacun des récits d'origine en examinant toutes les sources possibles, et elle montre que la plupart des informations fournies par ces textes sont en fait des emprunts érudits. Par exemple, Jordanès connaît César, Tite-Live, Trogue Pompée, Tacite, Ammien Marcellin, Orose, Pline l'Ancien, Solin, Pomponius Méla, mais aussi, ce qui est plus remarquable, des auteurs grecs comme Strabon, Dion Cassius ou Ptolémée. L'érudition de Jordanès est exceptionnelle, mais la plupart des auteurs du haut Moyen Âge connaissaient au moins la *Chronique* de Jérôme, les *Histoires* d'Orose, les *Étymologies* d'Isidore de Séville et bien sûr l'Ancien Testament. Festus est connu de Paul Diacre (qui lui reprend le mot *lama*, mais en le présentant comme d'origine lombarde), et Servius de Bède (qui lui emprunte l'idée que les Pictes sont originaires de Scythie). Servius est aussi une des sources de la *Chronique* de Frédégaire, mais il s'agit dans ce cas d'une source indirecte, par l'intermédiaire d'Isidore.

Si les historiens du haut Moyen Âge utilisent tant les textes antiques, c'est que pour eux il y a une continuité entre les groupes décrits par les sources classiques et tardo-antiques et leur propre peuple, tel qu'il existe aux VI^e-IX^e siècles. Pour Paul Diacre, par exemple, il est clair que les Lombards que Tacite évoque dans la *Germanie* (40, 1), ceux dont parle Isidore dans les *Étymologies* (IX, 95) et ceux dont il écrit l'histoire sont un seul et même peuple. On peut considérer cette idée comme naïve, mais on ne manquera pas de rappeler qu'elle est encore admise, au moins implicitement, par bon nombre d'historiens actuels.

En fait, on doit plutôt admirer la façon dont les historiens du haut Moyen Âge ont réussi à rassembler une documentation souvent très dispersée. Les passages les plus réussis dans le livre de M. Coumert sont ceux où elle montre la façon dont ils sont parvenus à construire un récit cohérent à partir de sources parfois lacunaires et contradictoires. Ainsi, il arrive parfois qu'un même nom désigne deux régions manifestement différentes : au VIII^e s., par exemple, *Saxonia* correspond aussi bien à une région de l'Angleterre qu'à une zone située en Germanie. Bède résout cette difficulté en supposant qu'il y eut une migration du Continent vers l'Angleterre. Autrement dit, il transforme une désignation concurrente en une évolution chronologique ; une telle explication peut paraître simpliste, or au contraire elle est encore acceptée par beaucoup d'historiens, c'est même un des fondements de la conception traditionnelle des grandes migrations. Bède procède de la même façon pour expliquer le double sens de *Britannia* : il ne connaît lui-même que les *Britanni* de Grande Bretagne, mais il sait par ses sources (notamment Pline l'Ancien, qu'il utilise abondamment) que *Britannia* désigne aussi l'Armorique ; il lui suffit donc de supposer que les Bretons ont migré d'Armorique vers l'Angleterre, et là encore il fait le même raisonnement que les historiens actuels (bien que ceux-ci supposent plutôt une migration en sens inverse, de la Grande-Bretagne vers l'Armorique). Accessoirement, la solution

trouvée par Bède lui permet aussi de dénier aux Bretons une autochtonie qui leur aurait donné en Grande-Bretagne une plus grande légitimité que les Anglais ; par contraste, l'*Histoire des Bretons* (première moitié du IX^e s.) renverse la présentation de Bède en supposant une émigration insulaire vers l'Armorique. On voit par ce dernier exemple que le travail d'érudition n'est pas incompatible, bien au contraire, avec des arrière-pensées partisans, et l'un des intérêts du travail de M. Coumert est de montrer comment les récits d'origine ont été réécrits pour mieux s'adapter à leur époque et au public auquel ils étaient destinés.

Si les Saxons ou les Bretons ne connaissent que deux localisations différentes, il en est tout autrement pour les Goths : Ptolémée les situe dans l'île de Scandie, « dans la partie arctique de l'Océan », Tacite mais aussi Ptolémée dans un autre passage les localisent dans la partie septentrionale de la Germanie, et Flavius Josèphe les place en Scythie. Pour concilier toutes ces sources, Jordanès suppose une migration des Goths qui va de la Scandie à la Scythie puis à la Germanie. Comme les historiens contemporains ont identifié la Scandie avec l'actuelle Scandinavie, ils ont été gênés par la longueur d'une telle migration, qui aurait traversé l'Europe tout entière de Stockholm à Bakou : mais c'est une perception anachronique de la géographie, car pour les géographes antiques (comme Ptolémée) la Scythie occupait le quart nord-est de l'Europe. C'est le même genre d'anachronisme qui a poussé certains à opposer l'*Histoire des Goths* de Jordanès et celle d'Isidore : les origines scandinaves proposées par Jordanès prouveraient que son récit reprend des traditions orales correspondant à une vraie migration, alors que la narration d'Isidore, qui indique une origine en Scythie, serait une création purement érudite, sans rapport avec la réalité. D'une manière plus générale, on a tendu à distinguer les vraies migrations (celles des Goths et des Lombards depuis la Scandinavie telles qu'elles sont racontées par Jordanès et Paul Diacre, et celles des Angles, Jutes et Saxons depuis la Germanie d'après le récit de Bède) et les créations littéraires (l'origine des Goths et des Pictes en Scythie selon Isidore et Bède, et l'origine des Francs et des Bretons à Troie selon la *Chronique* de Frédégaire, le *Liber Historiae Francorum* et l'*Histoire des Bretons*). Or ce schéma ne s'attache pas suffisamment aux textes, qui sont beaucoup plus complexes : par exemple, Jordanès évoque aussi une étape scythe dans la migration des Goths, et il affirme que les Goths participèrent aussi à la guerre de Troie. En outre, un tel critère est anachronique : comme on l'a dit, pour les géographes antiques, la Scythie est très proche de la Scandie. Enfin, la progression des peuples depuis le monde barbare jusqu'à l'Empire romain correspond à « un parcours initiatique vers la civilisation » (p. 510) ; il est donc logique de situer les lieux d'origine aux confins du monde civilisé, dans les îles nordiques ou en Scythie, puis de faire accéder les peuples à la civilisation en les faisant entrer dans le monde méditerranéen. Les récits d'origine du haut Moyen Âge ne reprennent donc pas une vision « germanique » ou « traditionnelle », mais une vision antique et savante du monde. Cette conception inspirée de l'Antiquité classique n'était d'ailleurs pas en contradiction avec la Bible : bien au contraire,

celle-ci a fourni un modèle fondamental, celui de l'errance du peuple élu avant son entrée dans la Terre promise.

Évidemment, on trouvera toujours, comme dans tous les livres, quelques minuscules défauts : on peut regretter, par exemple, que M. Coumert continue de croire (p. 110-111 et 608) que des extraits de la *Chronique* de Maxime de Saragosse nous soient parvenus ; en réalité, les fragments édités par Th. Mommsen sous le nom de *Chronicorum Caesaraugustanorum reliquiae* sont probablement extraits de listes consulaires originaires de Saragosse¹. Mais ce n'est qu'un détail, qui ne diminue en rien l'intérêt de cet ouvrage. Les différenciations disciplinaires au sein de l'Université risquent de cantonner cet excellent livre au monde des historiens médiévistes : il est donc très important que les philologues hellénistes et latinistes, et notamment les spécialistes de l'érudition antique, en aient connaissance.

JACQUES ELFASSI
UNIVERSITE DE METZ

© Eruditio Antiqua 2010
ISSN 2105-0791
www.eruditio-antiqua.mom.fr
eruditio-antiqua@mom.fr
Image : © Kunsthistorisches Museum, Vienna

¹ Voir C. CARDELLE DE HARTMANN et R. COLLINS, *Victoris Tunnunensis Chronicon cum reliquiis ex Consularibus Caesaraugustanis et Iohannis Biclarensis Chronicon*, Turnhout, 2001 (CCSL 173A), p. 118*-124*.